

***L'ENTRE-NOUS ET LE FACE-À-FACE. QUAND LES
FEMMES CULTURISTES VIVENT L'AFFRONT DU REGARD***

Peggy Roussel

LARES-LAS

Recebimento/Aprovação:

Artigo selecionado pela Comissão Científica do Congresso “Sports, violence and racism in Europe”, realizado na Universidade Rennes 2/França, em maio de 2007.

On associe à l'image de la femme -réelle ou évoquée- l'idée de beauté corporelle. Plus encore, on attend d'elle un devoir de santé (relatif à l'hygiène et à l'alimentation) tant à son égard qu'envers ses proches (Remaury, 2000). Nos attentes culturelles façonnent une manière de penser et de juger la gente féminine. Ainsi, la femme incarnerait la fragilité, la sensibilité douce, l'apparence gracieuse et une disposition émotionnelle. Cette esquisse romanesque, ce portrait idéal-typique au sens où l'entend Weber (1965) s'impose à nous comme caricature des représentations sociales. Le discours médiatique est pourtant unanime : la beauté s'exploite, la beauté s'exige. Wolf (1990) reprend l'idée d'une religion de la minceur pour qualifier aujourd'hui tous ces passages à l'acte en faveur d'une beauté à construire. Entre attirance et répulsion, le corps suggère une émotion esthétique. Autour de nous, les modèles esthétiques sont exposés, nos goûts formatés. La beauté culturelle fait pression. Tandis que les normes sociétales et culturelles valorisent la minceur et la sveltesse pour définir l'idéal esthétique féminin, ces critères sélectifs en viennent à s'adjuger la beauté féminine. Chacun de ces critères apparaît dans un contexte historique et culturel déterminé (Perrot, 1984). La beauté corporelle a une histoire, elle participe à la transformation du corps féminin

(Vigarelo, 2004, 2005). Plus encore, elle suggère, rappelle, impose à la société des normes esthétiques qui influencent les conduites individuelles. Ici, nous pouvons nous interroger et confronter à ce contexte normatif notre population d'étude : Que penser de la femme bodybuildée qui ne satisfait guère aux critères esthétiques en vigueur ? Que vit la femme culturiste qui déroge à la règle du « esthétiquement convenable » ?

Notre communication s'appuie sur l'analyse sociologique d'une génération de femmes culturistes françaises (Roussel, 2000A). Pour ces femmes investies dans le culte du muscle va peu à peu s'ériger une règle esthétique bien éloignée des critères de beauté traditionnelle. Et leur quête singulière d'un corps musclé va bien vite questionner la limite des normes, celles du féminin et du masculin. Les travaux classiques en psychologie sociale (Maisonneuve, Bruchon-Schweitzer, 1981) montrent que les représentations sociales associent à la femme très musclée les notions de masculinité et de phénomène androgyne. Certes, pour le néophyte, l'aspect physique des femmes culturistes s'écarte des normes culturelles légitimant la féminité et leur démarche de construction corporelle atypique fait l'objet de multiples interprétations. Le volume musculaire à des fins compétitives ébranle parfois toute tentative de classification normative. Ici, les caractéristiques traditionnellement attribuées au féminin et au masculin sont compromises, suscitant de part et d'autres des regards d'étonnement, des sourires moqueurs, des coups de coude discrets. Peut-on parler de violence symbolique dans ces situations d'interaction -au sens Goffmannien du terme- où l'intérêt se niche davantage dans ce qui relie l'*expression* de l'un à l'*impression* sur l'autre ? Nos travaux antérieurs (Roussel et Griffet, 2000B) montrent que les femmes culturistes s'épanouissent dans leur quête de perfection physique, qu'elles se construisent d'un point de vue identitaire en

vivant une forme de renaissance sociale. Mais loin de l'univers culturiste, loin de leur microcosme protecteur, sur la plage, au supermarché ou dans la rue, elles subissent la différence, l'interaction violente, celle qui transforme le muscle *emblème* en muscle *stigmaté* (Duret, Roussel, 2003).

I. L'entre-nous. Soigner le muscle et briller sur scène

Entre la découverte de la musculation et les premiers championnats internationaux, plusieurs années s'écoulent. Mais bien vite, leur investissement dans la pratique est total. Parallèlement à leur activité professionnelle, les femmes culturistes se rendent chaque jour à la salle pour soulever de la fonte, vaincre la douleur physique, « taper » dans la graisse, galber le muscle, repousser leurs limites. De retour à la maison, dans le cercle familial, la tension sportive se poursuit : le régime alimentaire est draconien, la faim rend irascible, la fatigue pèse, les douleurs physiques donnent les premiers signes d'alerte. Pour autant, la passion du muscle prend le dessus. Roussel et Griffet (2000B) ont montré que les femmes culturistes témoignent de manière convergente. En s'entraînant, elles acquièrent de l'assurance, elles se construisent mentalement. Le culturisme met à l'épreuve le tempérament et la personnalité du sujet. Se centrer sur soi offre une perspective d'auto-réalisation et la musculation se pose comme un véritable déclencheur dans leur volonté de s'affirmer. On le perçoit à la lecture de leurs discours : les pratiquantes se découvrent. Entre l'acquisition d'une ténacité et le sentiment d'assurance intérieure, les personnalités se façonnent. Les femmes culturistes se créent, semble-t-il, de nouvelles dispositions pour assumer l'expérience d'une vie. En quelque sorte, le

culturisme leur offre une libération, un accomplissement. Au-delà du plaisir immédiat des sensations corporelles, leurs discours renvoient à la satisfaction d'un sentiment d'affirmation de soi que Kaufmann place « au coeur de l'incessant travail de bricolage de l'identité biographique » (2004, p. 188). Ce sentiment de s'affranchir socialement justifie en partie leur persévérance dans le culturisme.

On l'imagine aisément, les premiers galbes musculaires des athlètes n'apparaissent pas instantanément. L'évolution est lente, progressive, fluctuant suivant l'intensité des entraînements. Le façonnage du corps culturiste se réalise en fonction de trois paramètres : le volume musculaire, la qualité du muscle et la symétrie. La combinaison de ces différents paramètres singularise la ligne esthétique globale. Chacune des compétitrices aspire, dans une quête de la perfection, à faire de son corps une œuvre unique. Les futures femmes culturistes gèrent la métamorphose de leur corps. Pour chaque exercice, pour chaque charge d'entraînement, pour chaque groupe musculaire, une « mutation du corps » s'annonce. Cette quête du muscle et la métamorphose corporelle sont des signes emblématiques favorisant l'intégration au sein de l'univers culturiste. Aux yeux des culturistes déjà confirmés, le corps peu à peu musculeux des nouvelles prétendantes va devenir signifiant. A travers lui, on se reconnaît. Un ensemble d'indices permet aux initiés de reconnaître que « tel corps » partage *idéaux* et *mode de vie*. Ainsi, au-delà de la simple apparence physique, on décode les motifs sous-jacents : l'intérêt pour l'activité, le plaisir du muscle qui gonfle, la fierté d'un corps sculpté. Porteur d'une familiarité esthétique, le corps culturiste devient symbolique, il crée une communication entre adeptes, un échange sur un mode transcendantal.

Les travaux ethnographiques et sociologiques américains identifient l'univers culturiste à une sous-culture et nos études appliquées à une population en France ont validé cette démarche après l'avoir discutée. En effet, Roussel et Griffet (2000A) rappellent qu'à l'image des sous-sociétés (*sub-societies*) de Berger et Luckmann (1986), la sous-culture culturiste renvoie à un groupe social, un groupe d'athlètes au sein duquel les adeptes construisent leur propre vision esthétique. En re-négociant les normes et les valeurs de la société mère, les femmes culturistes composent l'univers de leur pratique et créent ainsi un « univers de significations » (*universe of meanings*). Cette image d'une sous-culture s'impose clairement au néophyte au moment des compétitions qui réunissent les athlètes et les personnes initiées. Lors des championnats, le corps féminin culturiste se met en scène. Les compétitions sont l'occasion pour les athlètes d'exhiber l'investissement corporel, les progrès accomplis et les sacrifices de l'année. Corps bronzé, huilé, les projecteurs braqués sur elles, les femmes culturistes présentent sur fond musical rythmé leur show face aux juges et aux spectateurs. Les traits du faciès tendus, creusés par la fatigue et le régime, les prétendantes au titre contractent leurs groupes musculaires et gonflent chaque muscle. La respiration se bloque, le visage se crispe, le volume musculaire et l'absence de rondeur masculinisent le corps d'apparence écorchée. Pour tout néophyte qui assiste au spectacle, le choc visuel est percutant. L'apparence des femmes culturistes n'a plus rien de féminin. Pour les non initiés, le décalage est violent. Mais pour les juges, experts dans ce travail d'appréciation évaluative, l'œil aiguisé opère. Ils notent et classeront chacune des athlètes en considérant le volume musculaire, l'harmonie corporelle et le travail de sèche (épuré de graisse et d'eau, le muscle prend tout son relief). Ces week-ends de championnats rassemblent les compétiteurs (hommes

et femmes), les anciens athlètes, les initiés et les familles proches. Les acteurs vivent intensément ces compétitions annuelles, ils *discutent* chacune des prestations, *reconnaissent* la beauté physique, *critiquent* les lacunes des plus faibles. L'expérience commune, l'ambiance, les valeurs partagées font lien social. Les plateaux de compétition, comme certaines salles spécialisées sont le lieu d'une mise en commun d'un vécu. On y partage une quête esthétique atypique, des valeurs singulières, un parcours culturiste.

Mais l'apparence physique des athlètes crée une mise à l'écart dans la vie de tous les jours. Si au sein de l'univers culturiste le jugement esthétique unit les adeptes et cimente une relation forte, à l'extérieur au contraire, il crée une distance, engendre une perception sociale négative. Les notions de jugement esthétique et de jugement de valeur sont au centre du débat pour discuter le rejet de femmes culturistes dans la société. Interrogeons-nous : Qu'éprouvent ces athlètes aux muscles affûtés quand leur corps se dévoile au grand public ? Que vivent-elles loin de leur univers sportif, loin des plateaux de compétition réservés aux amateurs et aux champions ? La démarche des femmes culturistes intrigue. Elle est jugée par la société peu habituée à ces apparences physiques flirtant avec les limites du genre. A la différence des corps gras ou maigres qui pourtant entravent de la même façon les critères esthétiques normatifs, le volume musculaire suscitent des réactions qui gênent et blessent nos athlètes.

Le culturisme s'affiche comme une pratique à laquelle la notion d'hypermasculinité est fortement associée (Klein, 1989, 1992; Guthrie et Castelnovo, 1992) et certains auteurs féministes utilisent ce trait caractéristique pour renforcer leurs discours idéologiques. Le culturisme féminin est par exemple interprété comme une forme de

résistance à la puissance et à la domination patriarcales (Bartky, 1988). Pour l'auteur, en pratiquant la musculation intensive, les femmes revendiquent leur non-soumission à l'égard des valeurs dominantes masculines. Ces interprétations sociologiques diverses contribuent à légitimer la place des femmes dans le monde de la musculation. Mais au fond, on est en droit de s'interroger sur la finalité profonde de ces débats idéologiques. Ils semblent accorder moins d'intérêt aux significations et aux conduites des acteurs qu'au contexte normatif dans lequel ces derniers s'insèrent. Cette catégorie d'études place donc la norme au centre de la réflexion. De manière détournée, le contexte culturel et le contrôle social deviennent subrepticement le véritable objet de la discussion. Certes, dans toute approche interactionniste, l'environnement social et culturel sont pris en compte. L'analyse sociologique de la déviance ne fait que le rappeler. Celle d'Howard Becker s'annonce très clairement : « les groupes sociaux créent la déviance en instituant des normes dont la transgression constitue la déviance » (1985, p. 32).

II. Le face-à-face. Subir la violence du regard.

Etudier l'univers culturiste c'est d'abord s'arrêter sur un premier constat : les pratiquant(e)s sont victimes du rejet qu'éprouve la société globale à l'égard de la communauté culturiste. Si ce rejet social est parfois présenté de manière intuitive (Klein, 1989), Freeman (1988) montre de manière empirique comment ce rejet s'exprime à l'égard des femmes culturistes. A l'issue de sa recherche, l'auteur conclut à une perception sociale négative. A la fois perçus comme peu féminins et peu attirants, les traits de personnalité les moins désirables sont attribués aux femmes culturistes. Le

constat de cette valeur répulsive équivaut à reconnaître que le muscle au féminin dérange. Il interpelle. Le discrédit est jeté sur la musculature des femmes culturistes. Le corps féminin musclé n'est plus celui d'une femme mais d'une culturiste. Il n'est donc plus celui d'une Femme. Voici donc dans une version simplifiée et provocatrice, les réactions auxquelles peuvent être confrontées les compétitrices. Ces moqueries sont amplifiées lorsque les femmes culturistes sont en période de compétition. A ces périodes justement, les corps sont affûtés, les muscles ciselés, les visages creusés par les privations alimentaires. L'anecdote qui suit (issue des entretiens avec nos compétitrices) rappelle clairement le jeu « de l'aisance corporelle » que Jean-Claude Kaufmann (2005) présente dans son étude sur « les seins nus sur la plage ».

« Je vais vous livrer une anecdote très révélatrice : quand j'ai mon maillot de l'équipe de France, c'est bizarre personne ne me pose la question, il est écrit "Equipe de France FFCPAS-WABA" pour la personne qui n'est pas initiée au culturisme ces initiales n'indiquent pas du tout le sport que je fais, là on voit que je suis une sportive, on ne dit rien; mais dès que j'enlève ce maillot de l'équipe de France et que je m'habille de manière ordinaire là on me pose des questions et loin de moi le fait de me mettre en jupe, de m'habiller de façon féminine parce qu'alors là pour autant que les personnes aient une hésitation sur mon sexe, là ils sont sûrs que je suis un travesti ». (M)

Après lecture on comprend que cette athlète ne s'autorise guère à s'habiller « de façon féminine ». Plus largement, on retient l'idée qu'une robe d'été associée à des pectoraux et des biceps se révèlent incompatibles. L'athlète évite ainsi l'ambivalence, le jugement moral, la suspicion dans le regard de l'autre. Elle s'assure au contraire de rester dans « le socialement acceptable ». On rejoint ici Kaufmann (2005) qui précise que les

variations en terme de comportements, de présentation de soi, résultent de la distance aux normes que l'auteur définit comme une « sorte de baromètre sensoriel qui rappelle à l'ordre social » (2005, p. 74). Ainsi, dans l'interaction sociale, le regard de l'autre sanctionne ou gratifie les conduites et se fait ainsi juge de la liberté que l'on s'octroie. Cette réalité sociale vécue par nos adeptes renvoie à des débats idéologiques au cours desquels peuvent être pensé le statut de la femme culturiste. Les notions de féminité, de genre, de corps revendicatif et de pouvoir social sont souvent discutées après être décrites. Comme le rappellent Miller et Penz (1991), les luttes de puissance deviennent à ce niveau des luttes de significations. A l'origine de ces débats idéologiques, une contradiction : Comment concilier la musculature et la féminité ?

Plus que pour les femmes obèses ou anorexiques que l'on perçoit davantage, dans le sens commun, comme victimes, on reprochera aux femmes fortement musclées leur démarche volontaire de construction corporelle. La perception sociale négative des femmes culturistes tend à les marginaliser. En effet, en suggérant que « ce qui est beau est bon », Maisonneuve et Bruchon-Schweitzer (1981) constatent que les attributs favorables et les perceptions positives sont associés à la beauté. Juger les femmes culturistes revient à poser le problème des limites esthétiques fixées socialement pour la femme. La question se pose : Jusqu'où les femmes peuvent-elles développer leur potentiel musculaire ? S'interroger de cette façon n'est-ce pas déjà en soi une vraie violence à l'égard des adeptes du culturisme ? Cette façon de se poser sur un territoire conscientisé comme masculin nous invite à repenser quelque principe ou finalité culturelle (De Beauvoir, 1976; Simmel, 1988, 1991). La notion de féminité est au centre des discussions. On le sait, les représentations stéréotypées et iconographiques valorisent

rarement le galbe musculaire. La conciliation de la musculature et de la féminité devient pour elle un véritable dilemme (Duff et Hong, 1984). Le corps féminin culturiste est marginalisé. Apanage de l'homme, il engendre le conflit. Cette relation conflictuelle s'établit notamment sur les questions du genre. De nombreux articles présentent la femme culturiste comme menaçant l'ordre du genre. Balsamo (1994) peut donc légitimement prétendre qu'en recherchant un corps musclé -prérogative du corps masculin-, on perturbe l'ordre naturel de l'identité sexuée (*gender identity*). Le corps féminin culturiste apparaît pour certains auteurs comme transgressif (Mansfield et McGinn, 1996; Balsamo, 1994; Johnston, 1996) et cette tension entre féminin et masculin est amplifiée dès lors qu'il est question de femmes musculeuses. L'ambiguïté physique de la femme musclée la rend menaçante (Obel, 1996). L'image d'une femme « nature » et la valeur du lien entre la masculinité et la musculature (Mansfield et McGinn, 1996) sont donc deux arguments pris en compte pour interpréter la « menace » que semble représenter la femme musclée.

En centrant notre propos sur la norme et la violence de son écart, l'idée de transgression apparaît à trois niveaux : un niveau esthétique (beauté *versus* laideur), un niveau moral (désignation du bien et du mal) et un niveau politique (évocation des rôles sociaux qui incombent au féminin et au masculin). En nous centrant davantage sur l'expérience subjective des femmes culturistes, la notion de norme n'a d'intérêt que dans la manière d'être pensée, interprétée et vécue par les individus. Restituer le parcours des femmes culturistes passe donc nécessairement par une interrogation: Comment vivent-elles leur statut de femmes musclées dans une société valorisant d'autres canons esthétiques ? Pour l'aborder, une démarche compréhensive consiste à cerner les éléments

significatifs qui ont pu participer au devenir des femmes culturistes. La position de ces femmes au sein de la communauté culturiste, leur vécu en tant que pratiquantes et compétitrices, leur quête d'un corps idéal peuvent, par exemple, rendre compte d'une situation sociale singulière (Roussel, Griffet et Duret, 2003). Le sens que l'individu -ici les femmes culturistes- donne à sa pratique ou à son attachement à un groupe de référence, est au cœur de notre problématique. Mettre au premier plan le discours interprétatif des femmes culturistes et leurs activités sociales, s'impose sur cette voie de la « compréhension ». L'intérêt de ce positionnement permet au sociologue de ne pas émettre de critiques externes sur une activité déjà interprétée sur le plan idéologique sur le thème de la dénonciation ou sur celui de la libération du corps féminin des stéréotypes liés à son sexe.

Cette présente contribution a tenté de montrer le décalage vécu par les femmes culturistes entre leur univers sportif centré sur la quête du muscle et la réalité de la vie sociétale véhiculant d'autres normes esthétiques et morales. Dans leur microcosme, les femmes culturistes s'épanouissent et se réalisent via leur construction corporelle et leur projet sportif. A l'extérieur, elles rencontrent la violence de l'interaction sociale, l'affront dans le regard de l'autre. Le détail de leur ascension vers le niveau international révèle pourtant bien d'autres formes de violence : restrictions alimentaires draconiennes, douleurs musculaires intenses, recours aux produits dopants, transformations corporelles redoutables, sacrifices financiers... Ces formes de violence résultent de leur engagement dans la pratique, de leur passion pour le culte du muscle. Mais leur souffrance de toujours et de tout instant se lie dans l'absence de reconnaissance sociale.

Reconnaissance qui leur fait cruellement défaut dès lors qu'elles choisissent d'être une femme musclée.

Bibliographie :

Balsamo, A. (1994). "Feminist Bodybuilding." In: *Women, Sport and Culture*. Edited by S. Birrell and C.L. Cole. Champaign, IL: Human Kinetics, 341-352.

Bartky, S. (1988). Foucault, femininity and the modernization of patriarchal power. In : I. Diamond et L. Quinby (Ed.), *Feminism and Foucault : Reflections on resistance* (pp. 61-86). Boston : Northeastern University Press.

Becker, H.S. (1985). *Outsiders. Etude de sociologie de la déviance* (J.P. Briand and J.M. Chapoulie, Trans.). Paris: Métailié.

Berger, P., Luckmann, T. (1986). *La construction sociale de la réalité*. Trad. de P. Taminaux. Paris : Méridiens-Klincksieck.

De Beauvoir, S. (1976). *Le deuxième sexe*. Paris: Gallimard.

Duff, R.W., and Hong L.K. (1984). "Self Images of Women Bodybuilders." *Sociology of Sport Journal*. 1:374-380.

Duret, P., Roussel, P. (2003). *Le corps et ses sociologies*. Paris: Nathan

Freeman, H.R. (1988). "Social Perception of Bodybuilders." *Journal of Sport & Exercise Psychology*. 10:281-293.

Guthrie, S.R., and Castelnovo, S. (1992). "Elite women bodybuilders: Models of resistance or compliance ?" *Play & Culture*. 4:401-408.

Johnston, L. (1996). Flexing femininity: female body-builders refiguring "the body". *Gender, Place and Culture*, 3(3), 327-340.

Kaufmann, J-C. (2004). *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*. Paris: Armand Colin.

Kaufmann, J-C. (2005). *Le corps dans tous ses états: corps visible, corps sensible, corps secret*. In "Un corps pour soi". PUF: Paris

Klein, A.M. (1989). "Managing Deviance: Hustling, Homophobia, and the Bodybuilding Subculture." *Deviant Behavior*. 10:11-27.

Klein, A.M. (1992). "Man Makes Himself: Alienation and Self-Objectification in Bodybuilding." *Play & Culture*. 4:326-337.

Maisonneuve, J., and Bruchon-Schweitzer, M. (1981). *Modèles du corps et psychologie esthétique*. Paris: PUF.

Mansfield, A., and McGinn, B. (1996). "Pumping Irony: The Muscular and the feminine." In: *Body Matters*, S. Scott and D. Morgan (Eds.). London: The Falmer Press, 49-68.

Miller, L., and Penz, O. (1991). "Talking Bodies: Female Body-Builders Colonize a Male Preserve." *Quest*. 43:148-163.

Obel, C. (1996). "Collapsing Gender in Competitive Bodybuilding: Researching Contradictions and Ambiguity in Sport." *International Review for sociology of Sport*. 31/2:185-203.

Perrot, P. (1984). *Le travail des apparences. Ou les transformations du corps féminin XVIIIe-XIXe siècle*. Paris: Seuil.

Remaury, B. (2000). *Le beau sexe faible*. Paris: Grasset.

Roussel, P. (2000A). *Le corps féminin culturiste. Approche sociologique d'une génération de femmes culturistes françaises. Doctorat non publié*, Université Aix-Marseille II, Marseille.

Roussel, P., & Griffet, J. (2000B). The path chosen by female bodybuilders: a tentative interpretation. *Sociology of Sport Journal*, 17(2), 130-150.

Roussel, P., Griffet, J. Duret, P. (2003). The Decline of Female Bodybuilding in France. *Sociology of Sport Journal*, 20, 40-52.

Simmel, G.(1988). *La tragédie de la culture et autres essais*. Paris: Rivages.

Vigarello, G. (2004). *Histoire de la beauté. Le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours*. Paris: Seuil.

Vigarello, G. (2005). *Beauté féminine, beauté culturelle: l'invention de la "ligne" dans l'idéal esthétique*. In "Un corps pour soi". PUF: Paris.

Weber, M. (1965). *Essais sur la théorie de la science*. Paris: Plon.

Wolf, N. (1990). *The Beauty Myth*. Londres: Vintage.

Dados do autor:

Peggy Roussel

Esporte e Sociedade
Nov.2007/Fev.2008
L'entre-nous et le face-à-face

ano 3, n.7,

Roussel

LARES-LAS
UFR APS Université Rennes 2